

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

A. RAYMOND

Le bonheur

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 59-63

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LE BONHEUR

Le bonheur ! En ces trois syllabes chante tout le rêve de l'humanité. Depuis ses lointaines origines, elle s'acharne à poursuivre le bonheur, et cette poursuite décevante dure encore, sans que l'homme se rebute jamais, tant le bonheur lui est nécessaire, tant est inné chez lui le besoin et la volonté de le conquérir. On le cherche partout où il peut être, et aussi où il n'a jamais été : au-dessus de soi, et au-dessous, et celui-là même croit aller vers le bonheur qui le foule aux pieds, car, non seulement notre destinée nous le dérobe, mais notre aveuglement vient encore nous le cacher.

« Il est de par le monde, dit une vieille ballade allemande, un passant mystérieux que chacun appelle et veut rejoindre. Dès le matin de sa vie, on se met à sa poursuite. On le voit sur le sommet altier de la montagne, puis dans les profondeurs tranquilles de la vallée, au bord du lac bleu ou de la rivière d'argent, mais l'approche-t-on, il s'enfuit, croit-on l'atteindre, ou s'aperçoit-on qu'on a pris pour lui son ombre ou son reflet ; et la brève journée d'ici-bas s'écoule, la nuit descend, les yeux se fermeront sans qu'on l'ait contemplé...

« Mille fois, cependant, il a passé près de vous, il a frappé à votre porte, il est même entré, et s'est assis au coin de l'âtre, mais personne n'a su le voir, on ne l'a reconnu qu'après son départ, au vide qu'il a laissé en s'envolant.

« Alors on le rappelle, avec des cris et des larmes. « C'était donc toi, le bonheur ! reviens, oh, reviens vite ! » Mais le bonheur, pour revenir n'a plus

d'ailes ! Vous n'avez pas retenu le passant mystérieux qui s'arrêtait, qui se faisait votre hôte. Si simple, si discret, si facile, ce ne pouvait être lui ! et vous l'avez dédaigné, chassé, pour continuer à poursuivre l'imposteur brillant, la chimère dorée. C'est à force de chercher le bonheur que vous l'aurez perdu. »

Ne faudrait-il pas en bercer nos enfants, et nous en ressouvenir nous-mêmes, de ce vieux refrain, formule poétique et frappante d'une vérité éternelle ? Souvent c'est parce qu'il est trop près de soi qu'on laisse le bonheur s'échapper. Pour capturer un prisonnier de cette importance, on croit devoir s'équiper en guerre, chausser des bottes de sept lieues, et, ce faisant, on ne songe pas au trop simple effort qui s'imposerait : ouvrir les yeux et étendre la main.

Une autre erreur commune à ces chercheurs de bonheur que nous sommes tous, est de vouloir trouver le bonheur en bloc et d'un coup, tels ces chercheurs d'or rêvant de pépites et de lingots. Or le bonheur ne se rencontre guère qu'en parcelles, extraites du minerai de la vie, et le plus habile, le plus patient à les extraire aura la meilleure chance de faire fortune.

Les terrains aurifères sont plus nombreux qu'on ne le croit. S'il n'est point de vie où le malheur n'ait sa part, il en est peu dont on puisse dégager une quotité, si faible soit-elle, de bonheur. La preuve, c'est qu'il reste aux déshérités même encore quelque chose à perdre, la moindre chose, une occupation, une habitude, une espérance qu'ils souffriraient de se voir enlever, qui est donc encore une jouissance pour eux, un dernier grain, peut-être une dernière semence de bonheur.

Mais l'imagination ne s'arrête pas à ces bribes, à ces miettes du bonheur ; elle le conçoit intact,

infrangible, sans une ombre ; et cette vision, par elle sans cesse évoquée, fascine les yeux, les éblouit si bien qu'ils ne distinguent plus, dans la pénombre de la réalité, les mille petites figures discrètes des joies humbles et familières. On ne les compte pas, on ne songe pas à les mettre dans la balance où l'on pèse les avantages et les inconvénients de la destinée, et voilà comment cette balance se fausse souvent entre les mains des privilégiés de ce monde. N'avez-vous pas éprouvé parfois une révolte ou un frisson, comme devant un outrage à la misère humaine ou une provocation à la destinée, en entendant ces paroles sortir d'une bouche qui n'aurait dû s'ouvrir que pour remercier la Providence : « Moi, je n'ai pas eu de bonheur ! »

Ils disent cela de bonne foi, ces heureux ; ce sont souvent eux qui le disent le plus haut, et avec le plus de conviction, n'ayant pas eu l'occasion de faire la différence entre le malheur et le bonheur dans leur propre vie, n'ayant pas eu l'esprit, pas eu le cœur de comparer cette vie à celle des autres.

« Je n'ai pas eu de bonheur », cela veut dire pour eux : « Je voudrais faire fortune, arriver à une haute position, ou la conserver, avoir un succès ou un plaisir, aller dans le monde ou vivre tranquille, et je n'y suis pas parvenu. Une petite bourse, un petit emploi, une petite existence obscure dans une bourgade ou un village, ou bien encore des ennuis d'argent, de famille, beaucoup de travail, de tracasseries, mainte déception et, greffant sur le tout, un mari ou une femme difficile, des parents exigeants, des enfants délicats ou paresseux, tel est mon lot, à moi qui voulais briller ! voilà mon bilan, à moi qui n'aspirais qu'au repos. Non, vraiment, je voudrais bien savoir où est ma part de bonheur ?

Votre bonheur ? ne le voyez-vous donc pas ? Mais

il est partout autour de vous, partout où le malheur ne s'est pas installé ; à toutes ces places occupées par des êtres chers autour du foyer familial ; dans ce confort qui vous est donné, à défaut de luxe ; dans ce nécessaire qui vous reste, à défaut de confort ; dans cette faculté de travailler si vous n'avez que votre travail ; dans tout ce que vous avez et qui est refusé à tant d'autres, et, non seulement dans les joies, mais jusque dans les peines qui ont une compensation ; dans les fatigues, les soucis dont les vôtres profitent ; dans les concessions de caractère maintenant la paix dans l'intérieur ; dans cette supériorité de courage, de bonté, de philosophie que rien ne vous empêche d'acquérir et qui vous dotera d'un pouvoir salubre ; dans le bien que vous ferez aux autres et aussi dans celui que vous en recevrez ; dans leurs soins affectueux si vous êtes malade, leurs encouragements, leurs enseignements, leurs secours, si vous faiblissez, dans tous les témoignages des affections de famille, de l'estime publique et de la solidarité humaine dont tant d'autres sont exclus et dont vous jouissez. Le bonheur ! mais c'est le sourire de cet enfant auprès de vous, c'est la réunion autour de la table de famille, la conversation douce au coin du feu, la promenade dans cette allée de jardin, dans ce chemin de campagne ; c'est le pas de celui ou de celle que vous attendiez et qui revient après la journée de travail, c'est le délassement, c'est même quelquefois le labeur, les tracas, à deux, à trois, à quatre, ce sont ces liens sans nombre, ténus et invisibles, qui nous attachent aux choses de ce monde et dont nous ne sentons la force que lorsqu'il faut les rompre : parcelles de bonheur, dont l'assemblage formerait un bloc géant ; et le bonheur réel n'est pas autre chose. Car cette image triomphante du bonheur idéal

qui hante tous les esprits est un leurre inventé pour notre tourment par notre imagination insatiable, magnifiée par celle des poètes et des romanciers. Ceux-là, toujours à la recherche de l'effet à produire, se sont plu à mettre en opposition avec la vision radieuse le sceptre hagard du désespoir, et ainsi, peu à peu on s'est habitué à considérer qu'il n'y avait rien entre les deux, tant et si bien que les traits purs et doux du bonheur vrai ont été s'effaçant, se perdant, se laissant oublier.

C'est faire œuvre saine et salutaire, à notre époque troublée, que d'essayer de les retrouver ; œuvre de vérité, d'espérance, d'hygiène sociale.

Reconstituons donc la vraie figure du bonheur et aidons quelques-uns à la reconnaître sur leur propre chemin.

A. RAYMOND.